L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton, Peary.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE
Le Bouquet de la Marquise.—Souvenirs de Jeunesse.
Le Ruisseau des Tempetes.
Le Collier de Perles.
Cuisine.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Une Mère d'Exilées.
Tous Marseillais.

TEMPERATURE.

Du 25 septembre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	19
Midi.....	76	24
3 P. M.....	78	25
6 P. M.....	78	25

La découverte de l'Hudson

ET

L'application de la Vapeur.

Elles ont commencé hier, à New York, les fêtes commémoratives de la découverte de la grande rivière qui traverse l'état de New York dans une de ses parties les plus pittoresques, l'Hudson, et de l'application de la vapeur à la navigation.

Il y a trois cents ans que la galiote hollandaise "Halve Maen", dans ses courses sur les mers à la recherche d'un nouveau monde, découvrit la rivière nommée d'après son commandant, un Anglais.

Deux siècles plus tard, Robert Fulton, né dans l'Etat de la Pennsylvanie, de parents irlandais, descendit l'Hudson sur le *Clermont*, un navire à vapeur construit sous sa direction ; franchissant en trente heures les cent-cinquante milles qui séparent Albany de New York, aux applaudissements d'une foule enthousiaste qui n'avait pas dissimulé son incrédulité quant au succès du mécanicien dont la célébrité devait entrer dans l'histoire.

Les préparatifs de la série des fêtes qui a été ouverte hier et dont la durée sera de plus de huit jours, avaient été confiés à des hommes qui ont fait preuve d'une inlassable activité, aussi, les fêtes ne manqueront-elles pas d'éclat.

C'est d'abord, la ville de New York qui s'est mise en frais de décorations pour recevoir dignement toutes les hautes personnalités qui sont venues assister à la double célébration des événements historiques dont l'Amérique a été le théâtre.

Les fêtes ayant un caractère international, toutes les grandes puissances de l'Europe ont été invitées à s'y associer : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas ; et de ce côté de l'Atlantique, le Mexique et Cuba.

Une des premières, nous l'avons dit, à agréer l'invitation des Américains a été la France qui sera représentée dans la plus puissante flotte qui se sera jamais vue dans le port de la "Ville-Empire", par trois de ses plus beaux cuirassés, la "Verité", la "Justice" et la "Liberté". L'Angleterre y sera représentée par quatre cuirassés; l'Italie par deux croiseurs, l'"Etruria" et l'"Etna"; l'Allemagne par le croiseur "Victoria-Louise" et trois croiseurs de moindre importance; les Pays-Bas par le croiseur "Utrecht"; le Mexique par la canonnière "Bravo"; Cuba par la canonnière "Hatuey".

Hier, a eu lieu la réception officielle des escadres étrangères et américaine, suivie d'une revue navale dans laquelle ont figuré le "Halve-Maen" et le "Clermont", c'est à dire deux navires construits sur le modèle des originaux.

Aujourd'hui, c'est dans les temples religieux qu'auront lieu les exercices. L'archevêque de New York invite les catholiques à assister à des messes qui seront célébrées dans toutes les églises du diocèse pour remercier Dieu des bienfaits résultés de la découverte de l'Hudson et de la navigation à vapeur.

Les fêtes new-yorkaises seront brillantes ; elles vaudront à leurs assistants des divertissements sans nombre et seront fécondes en heureux résultats, parce qu'elles feront mieux connaître la large et fastueuse hospitalité américaine, et raffermiront les relations excellentes qui existent entre l'Amérique et les grandes nations de l'Europe.

PEARY

En 1904, le commandant Peary était le président du 8e Congrès international de géographie. Bien que revenu depuis peu de mois d'une expédition arctique dont sa santé se ressentait encore, il préparait déjà avec passion une nouvelle mission, dont le but était non seulement de tenter la conquête du pôle Nord, mais aussi de combler les principales lacunes qui subsistaient dans notre connaissance des régions polaires de l'Amérique. A la fin d'un banquet intime à New York, en réponse à M. H. Cordier, qui venait de lui remettre une médaille au nom de la Société géographique de Paris, il a développé les grandes lignes du voyage qu'il se proposait d'accomplir, et qui jusqu'alors avaient été tenues secrètes. Il ne semble pas que cette allocution ait été publiée, mais aucun des assistants, cependant pour la plupart blasés sur les dangers des explorations lointaines, n'a oublié l'impression profonde de sympathie et de confiance qui émanait de sa parole, évoquant la découverte du pôle : " C'est un trophée que la plus grande nation sera fière de gagner, disait-il ; il fait battre le cœur de tous ceux qui ont du sang dans les veines, et pour ma part, je suis convaincu que c'est la chose à faire pour l'honneur et la gloire de mon pays, la chose que je suis appelé à faire, la chose qu'il faut absolument que je fasse." Aussi est-ce avec un enthousiasme unanime que le succès de Peary a été salué comme un exemple magnifique d'énergie et de persévérance.

Peu d'hommes ont été aussi souvent aux prises avec les difficultés polaires que Peary qui pendant près d'un quart de siècle a poursuivi inlassablement, avec un esprit d'organisation remarquable la réalisation de son rêve: poser le drapeau américain au point mathématique où vient aboutir vers le Nord l'axe du globe terrestre. Il n'y est parvenu qu'à la sixième tentative, grâce à l'expérience qu'il avait de ces régions et des habitants, des Esquimaux qu'il appelle ses petits " enfants de la glace " pendant ses premiers voyages qui se sont échelonnés entre 1886 et 1896 et dont le but était l'étude géographique du nord du Groenland, il avait appris à connaître cette peuplade courageuse et digne de toute confiance : il la considérait comme d'une très grande utilité et disait fréquemment que c'est par son aide que l'humanité découvrira le pôle Nord. Ces premières expéditions quoique moins périlleuses que les suivantes, n'ont pas été exemptes d'incidents, ni de dangers ; pendant l'une d'elles, Peary s'est cassé la jambe. C'est aussi au cours d'un de ses séjours sur la côte occidentale du Groenland que Mme Peary, qui avait accompagné son mari, mit au monde par 77-4 de latitude Nord une petite fille qui, de ce fait, est probablement l'enfant de race blanche né le plus près du pôle. En souvenir du lieu de sa naissance, Mlle Peary porte deux prénoms, l'un chrétien Marie, l'autre esquimau Anighito.

A partir de 1897, grâce à l'appui financier et moral du Club arctique Peary, dont Morris K. Jesup est le président, l'explorateur commence une série d'expéditions qui ont pour objectif principal la conquête du pôle Nord. La première a duré plus de trois ans et s'est terminée au 84° 17' 27", arrêtée par des obstacles matériels insurmontables. " La partie est perdue, écrit Peary qui pendant ce raid en traîneau sur la glace avait beaucoup souffert, puisqu'il avait été obligé de s'amputer lui même des orteils à la suite de la congélation de ses pieds et qu'un accident du au froid lui avait fait perdre huit dents : le rêve que je caresse depuis seize ans s'est envolé. " La neige est en effet trop profonde pour que le convoi puisse avancer, le sous-sol n'est pas solide et la maladie sévit sur tous, hommes et chiens. " J'ai lutté tant que j'ai pu, ajoute-t il, je ne crois pas trop m'avancer en disant que la lutte a été courageuse. A l'impossible nul n'est tenu. " A peine de retour aux Etats-Unis, Peary qui a reconquis toute son énergie, prépare avec le plus grand soin une nouvelle expédition. Toujours avec l'appui du Club arctique, il fait construire un vapeur robuste, muni d'une puissante machine, le " Roosevelt, " capable de résister aux pressions des glaces et surtout au choc des icebergs flottants, à bord duquel il s'embarque le 26 juillet 1905. De cette campagne qui n'a duré que dix mois, nous avons un récit captivant dont Hachette a publié, cette année même, une belle traduction sous le titre " Plus près du pôle. " Par une touchante attention que comprendront surtout ceux qui connaissent la valeur intellectuelle et le charme de Mme Peary, le livre est discrètement dédié à " Celle qui toujours m'inspira et me soutint dans mes travaux et qui en partagea si souvent les fatigues. "

Cette expédition, toutefois ne devait pas encore atteindre le but tant convoité : elle fut interrompue le 20 avril 1906 par l'état précaire des membres de la mission et par les glaces en dérive qui barraient la route. On était alors à 322 kilometres du pôle, le point le plus rapproché qui ait jamais été atteint par 87 6' ; Peary dut revenir sur ses pas et en donnant cet ordre de retour, il avoue que cette cruelle déception venant s'ajouter à l'épuisement physique lui a valu l'accès de découragement le plus profond qu'il eut jamais ressenti. Mais cette crise morale devait être de courte durée, car après quelques mois employés à faire réparer le " Roosevelt " dont le premier voyage lui avait fait apprécier la bonne tenue dans les mers polaires, le 7 juillet 1908, il reprend la route du Nord et le 6 avril 1909, il plante le drapeau américain au pôle.

MLLE CONSTANCE FARMER,
Une des étoiles dans "Birdland", à l'Orpheum.

Par l'indomptable énergie contre les périls et les obstacles qu'il a su vaincre, Peary est digne de l'exploit qu'il vient d'accomplir : c'est le couronnement d'une œuvre qui l'honore et, avec lui, le pays qui l'a vu naître.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

Un mois seulement nous sépare de l'ouverture de la saison théâtrale à l'opéra.

Les artistes de M. Layolle partiront de Cherbourg le 2 octobre, à bord d'un vapeur anglais, le *Canadien*, et arriveront à la Nouvelle Orléans vers le 18

La soirée inaugurale reste fixée au 26 octobre, et c'est par une des œuvres les meilleures d'Halevy, *La Juive*, que débutera la troupe. Comme lever de rideau, il ne pouvait être fait choix d'un opéra permettant de mieux présenter les premiers sujets de la troupe. *La Juive*, depuis son apparition sur l'affiche, en, 1835, a toujours joui d'une vogue très grande et n'en est pour ainsi dire jamais sortie ; c'est même un des ouvrages les plus goûtés du grand répertoire, parce que l'auteur y a semé les mélodies à pleines mains.

M. Layolle, dès maintenant, met en vente des livrets de dix et de vingt-cinq billets au prix d'un dollar le billet, donnant seule nent l'entrée au théâtre, mais permettant d'y prendre un siège en le payant d'un billet additionnel.

Sauf quelques loges découvertes qui n'ont pas encore trouvé de preneurs, toutes les autres loges et presque tous les fauteuils du parquet sont retenus pour la saison.

TULANE.

"The Traveling Salesman", une des plus délicieuses comédies du répertoire américain, due à la plume du populaire auteur James Forbes, sera mise à l'affiche ce soir au Tulane et jouée toute la semaine.

Cette pièce vient d'obtenir un succès unique à New York, où elle a été jouée pendant plus de neuf mois consécutifs devant des salles combles.

L'auteur du "Traveling Salesman" dépeint avec humour la vie du commis voyageur moderne et les situations souvent impayables au milieu desquelles il se meut avec entrain et gaieté. Rien n'a été négligé par la direction du Tulane pour la mise en scène de cette comédie qui sera jouée par une troupe dont la réputation n'est plus à faire et qui comprend des artistes tels que : Mark Smith, James O'Neill Jr, Clifford Stork, Lawrence Sheehan, Theodore Kehrwell ; Mmes Diana Huneker, Marion Stephenson et Winifred Hampton.

CRESCENT.

C'est avec plaisir que la population néo-orléanaise ira voir ce soir au Crescent, la célèbre comédie dramatique "The Lion and the Mouse", une des pièces les meilleures et les plus applaudies du répertoire américain.

Cette pièce est donnée pour la première fois sur la scène d'un théâtre à prix populaires ce qui n'enlèvera rien à son intérêt.

L'auteur de cette comédie a cherché à dépeindre le monde de la finance et y a réussi au delà de toute expression.

La ressemblance du principal personnage de la pièce avec un grand financier bien connu, est frappante et ajoute encore à l'intérêt de l'intrigue.

"The Lion and the Mouse" est joué avec succès depuis deux saisons sur les principaux théâtres du pays, et attirera sans aucun doute une foule nombreuse au Crescent.

ORPHEUM.

C'est devant des salles foulées qu'auront lieu aujourd'hui les deux dernières exécutions de l'excellent programme que l'Orpheum offre depuis lundi dernier.

Demain soir paraîtront de nouveaux artistes dans un programme également intéressant et amusant.

Ce programme comprendra huit numéros, en tête desquels il faut citer Jesse L. Larky, et une excellente troupe de musiciens qui présentent "Birdland," une charmante opérette.

Le célèbre chansonnier James Thornton se fera entendre dans quelques unes de ses compositions qui comprennent, entr'autres, "When You Were Sweet Sixteen", "My Sweetheart's the Man in the Moon", etc.

Mlle Lillian Mortimer, secondée par une excellente troupe, jouera une petite comédie intitulée "Po' White Trash Jinny."

Les trois sœurs Athletas qui arrivent directement de l'Hippodrome de New York, exécuteront quelques audacieux tours sur le trapèze.

Howard présentera sa troupe de poneys et de chiens savants

Le programme comprend encore les célèbres acrobates et jongleurs Jean et Arthur Bohini ; Rosa Roma, une violoniste de talent et les frères Reed, gymnastes et athlètes accomplis.

Curieuse découverte

Aux environs du Lac de Constance, un chasseur tire un vieux renard qui s'enfuit dans son terrier. On parvient à l'en sortir avec ses deux petits. Mais un bruit métallique bizarre provenant du terrier pousse le chasseur à en explorer les profondeurs, et il y trouve une quantité d'objets en or et en argent provenant d'un vol commis en 1721 dans l'eglise de Saint-Gérold.

Merveille de l'horlogerie

Une montre ordinaire renferme environ 150 pièces et sa construction nécessite plus de 1 600 opérations. Les pignons par exemple sont taillés par des fraiseuses tournant à 2 000 tours à la minute et capables de tailler 360 pièces par jour : une seule surveillante suffit pour servir dix de ces machines. Les spiraux fabriqués chaque année se chiffrent par 20 millions ; mis bout à bout, ils atteindraient une longueur de 5 000 kilomètres leur prix de revient varie de 5 francs à 1 000 francs la grosse, mais on en fait de très fins mesurant 12 centimètres de long sur 14 centièmes de millimètre de large et un centième de millimètre d'épaisseur ; ils coûtent jusqu'à 100 francs la pièce, et comme ils pèsent moins d'un milligramme, cela met le prix du gramme à plus de 100 000 francs, le prix moyen des spiraux serait d'ailleurs de 600 000 fr. le kilo. Les aiguilles valent un peu moins ; 50 000 francs le kilo. Autrefois, pour tailler une aiguille de montre, il fallait deux journées de travail, au début du siècle, un ouvrier pouvait en faire 6 par jour ; cinquante ans plus tard, son fils en faisait 6 grosses, et aujourd'hui son petit neveu en fait 60 grosses. La grosse vaut de 5 à 6 francs. On fait des aiguilles pesant 0.5 milligrammes, il en faudrait 1 200 pour faire un gramme et on pourrait en mettre 18 000 dans une lettre affranchie à 10 centimes.

Végétaux monstres

Dans un jardin de Fribourg, un rosier couvre 85 mètres carrés et porte 10 000 boutons. Un champignon pesant 1.500 grammes et mesurant 42 centimètres de haut et 67 centimètres de tour a été trouvé dans un jardin à Bonneville. Ce n'est rien à coté d'un autre champignon trouvé dans un champ près de Pittsburg celui-ci, poussé en 48 heures, mesurait un mètre de diamètre et pesait 15 kilogs

SCENE, ACTE IV, DANS "THE LION AND THE MOUSE"
Au Crescent.

Mme d'Auribeau en savait quelque chose !.... Elle dit enfin :

—Je vous remercie, mademoiselle.... Personnellement, cette petite histoire me touche peu : mais j'ai la réputation de deux jeunes filles à défendre. Je n'entends point qu'on les puisse taxer de coquetterie. Encore merci, mademoiselle. J'aviserai.

Elle s'était levée. Mlle Fritz l'imita et se dirigea vers la porte.

—Au moins madame vous ne m'en voulez pas ?

—Nullement, mademoiselle ; au contraire.... Marthe ! appela la comtesse, apercevant sa nièce qui remontait les marches du perron, un peu haletante son large chapeau de jardin rejeté sur le dos.... Reconduis Mlle Fritz.... Au revoir, mademoiselle !....

—Vous avez eu le temps d'en conter des secrets ! dit la jeune fille, dès qu'elle fut seule avec l'institutrice dans le vestibule.

—En effet, concéda Mlle Fritz, importante et mystérieuse.

—Et mes rubans ? demanda Marthe, que cette question intéressait mieux que les affaires de la vieille personne.

—Je suis allée, hier soir, au "Grand Paris," et n'ai rien trouvé. J'ai laissé l'échantillon. On m'a promis de réassortir. Je vous apporterai cela cet après-midi.

—Comme vous êtes bonne ! fit Marthe, contente.

—Hein ! dit Mlle Fritz, en dévisageant la jeune fille, en lui parlant bas, de tout près.... Il vous presse de les avoir, ces rubans, pour éblouir M. d'Argencourt ?.....

—Mademoiselle ! reprocha Marthe, rougissante.

—Je plaisante, ma chère enfant.... Pourtant, entre nous vous pouvez bien me l'avouer, qu'il vous plaît....

—Je ne sais pas.

—Eh bien, vous lui plaisez, en tout cas, c'est visible !....

—Vous croyez ?.... Mais non, si l'une de nous devait lui agréer, ce serait plutôt Henriette : elle est beaucoup plus jolie que moi.

—C'est ce que nous verrons... Par exemple, je n'ai plus besoin de vous interroger. Je suis fixée, rien qu'à la façon dont vous avez lancé ce : " Vous croyez ?.... " Allons, ne rougissez pas ainsi devant une vieille amie comme, moi.... Vous savez si je suis discrète !....

IV

Aux premiers jours de juillet, M. d'Argencourt vint prendre congé de la comtesse d'Auribeau. Il partait, pour deux semaines, à Chambéry, auprès d'un oncle vieux garçon, son unique parent, et Mme d'Auribeau remercia la Providence d'avoir inspiré au procureur ce projet qui la dispensait de prendre un parti précipité. L'impérieuse Henriette, qui le méprisait parce qu'il se montrait rebelle à grossir le troupeau de ses admirateurs, lui présenta des souhaits de bon voyage assez ironiques qu'elle formula mi-partie en musique, sur l'air de " Monsieur de Mollet, " Mais Marthe pensa défaillir quand M. d'Argencourt, pour la première fois, lui baisa le bout des doigts, à la dérobée, avant de sortir. Il lui parut qu'il la quittait à jamais, qu'elle ne le reverrait plus, et elle sentit au cœur un vide immense, comme si tout son sang en avait fui.

Elle eut juste le temps de gagner sa chambre, de se jeter sur l'oreiller et d'y étouffer le bruit de ses sanglots.

Depuis quelque temps,—était-ce la conséquence des bals énervants, des fêtes répétées, de cette vie nouvelle, surmenée, bruyante ?—elle éprouvait d'étranges malaises, une sorte de torpeur qui l'inclinait à la paresse, lui faisait la tête lourde. Ses crises de mélancolie, après les accès de gaieté, se renouvelaient plus fréquentes, plus longues. Elles avaient également un objet plus précis. Maintenant, quand elle regardait la petite maison solitaire papilloter au loin dans la buée chaude, contre la colline mauve, c'est elle-même qu'elle y voyait, heureuse, choyée par un chevalier servant dont les traits reproduisaient exactement ceux de M. d'Argencourt. Alors, prise de honte, elle fermait vite les volets, la fenêtre, elle se réfugiait dans l'ombre de sa chambre ; inquiète aussi et triste de n'avoir personne à qui se confier, personne sinon Paff, l'ami fidèle mais incapable de conseiller, et qui savait seulement regarder sa maîtresse avec de tendres yeux compatissants....

Aussi, quand Marthe eut bien pleuré, ce lui fut presque un soulagement de voir clair dans son âme. Si le départ de M. d'Argencourt la peinait à tel point, c'était donc qu'il lui était cher, qu'elle l'aimait.... et le peu qu'elle avait appris de l'amour, par quelques romans sentimentaux, l'éclairait, en même temps, sur le sens de ces tristesses, de ces molles langueurs dont elle s'était inquiétée. Chez cette enfant ingénue, la femme s'éveillait brusquement. Avec un peu d'émoi, elle écouta son cœur tressaillir de bonheur, elle le regarda s'épanouir. Elle sentit en soi une sorte de fierté heureuse, le besoin de crier sa joie, l'envie de rire et de pleurer à la fois.

Elle bassina soigneusement ses yeux, son visage, afin d'effacer la trace de ses larmes : car Clotilde, à travers la porte close, annonçait le dîner. Ensuite elle s'imposa, pour descendre l'escalier, une démarche de personne grave.

Les repas manquaient, le plus souvent, d'animation ; à moins qu'Henriette n'entreprît de quereller sa mère, sa cousine, ou que Marthe n'égayât ses parents par quelque espièglie saillie. Ce soir, la conversation languit singulièrement, dans la vaste salle à manger où, bien qu'on fût presque encore aux plus longs jours, la nuit entrait tôt, grâce à l'ombre projetée par les grands arbres épanouis en écran devant les fenêtres.

Marthe, silencieuse, se replia sur soi-même et regardait en dedans. Elle sursauta quand sa tante l'interpella, en lui reprochant, à cause de ses yeux fixes, de sa bouche entr'ouverte, d'être dans la lune. Elle prit le parti de rire, pour cacher son trouble, et s'excusa :

—C'est vrai, je ne me sens pas bien ; je suis lasse.

—Et de quoi ? questionna sa cousine, marquoise.

—Je ne sais.... Peut être sortons-nous trop souvent le soir ?

—En effet, approuva Mme d'Auribeau, à qui ce régime convenait mal, avant qu'Henriette ait pu riposter par quelque phrase aigre.... Je regrette bien d'avoir donné le branle à cette folie. On ne vit plus chez soi maintenant. Cela devient odieux !.... Heureusement, les vacances vont disperser ces danseurs frénétiques. Encore la soirée du proviseur, et nous serons quittes !....

—Oh ! fit Marthe ingénûment .... Pour ce qu'elle sera gaie, cette soirée, nous pourrions nous en dispenser !

—Impossible, mon enfant ! Nous risquerions, sans motif sérieux, de froisser un fonctionnaire aimable, et qui jouit, dans notre société, d'une estime excellente.

—Laissez donc, maman ! intervint l'irascible Henriette... Nous savons pourquoi Mademoiselle déclinerait volontiers l'invitation du proviseur : c'est que M. d'Argencourt n'assistera point à cette fête.

—Raison de plus pour y aller alors, dit Mme d'Auribeau, péremptoire.

—Henriette !..... implorait Marthe, rougissante, bouleversée devant son cher secret violé.

—Henriette !.... reprit Mme d'Auribeau, pourquoi taquiner ta cousine ?

Henriette se tut, mécontente de l'observation.

Marthe baissa le nez dans son assiette. Dès la dernière bouchée, prétextant une migraine, elle regagna sa chambre, pressée d'y retrouver son rêve intact.

Mlle Fritz, cependant, poursuivait à l'hôtel d'Auribeau ses visites quotidiennes. Elle avait d'abord redouté que sa démarche n'eût laissé dans l'esprit de la comtesse quelque impression défavorable. Elle conçut une grande joie à constater qu'il n'en était rien et que, au contraire, sa situation dans la maison y puisait de l'importance.

Alors, son ambition s'accrut. Elle entreprit de gagner la confiance de Marthe. Pour amorcer les confidences de la jeune fille, elle fit de nouvelles allusions qui décelèrent sa clairvoyance.

Marthe admira l'esprit sagace de l'institutrice, prompte à deviner les pensées secrètes. Elle lui parut être de ces personnes à qui l'on ne peut rien cacher et, comme elle souffrait de garder pour soi tout le poids de son secret, elle ne se défendit guère contre les sollicitations de Mlle Fritz. Elle lui avoua son amour. Une intimité les rapprocha. Ce furent des entretiens sans fin, où Mlle Fritz se délectait au point d'oublier ses propres déconvenues et les horreurs dénoncées par la lettre anonyme.

Pendant les leçons de piano, quand c'était le tour de Marthe, l'instrument, à maintes reprises, demeura silencieux. Les langues, en revanche, ne chômaient point. Souvent, Marthe et la vieille fille sortaient dans le parc, sous prétexte qu'on étouffait au salon, et poursuivaient leurs confidences, bras dessus, bras dessous, en chuchotant, leurs deux têtes rapprochées, très amies.

La suite à dimanche prochain.

AVIS DE SUCCESSIONS

Succession de Julia O'Neil,
Epouse décédée de John Hussey.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 90,970—Division C. — Attendu que Walter Hussey a présenté une pétition à la Cour à l'effet d'obtenir des lettres d'administration dans la succession de feu Julia O'Neil, épouse décédée de John Hussey, décédée intestat; avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire dans les dix jours les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à ladite pétition. Par ordre de la Cour. THOMAS COFFELL, Greffier.— M. D Dimitry, avocat.
25 sept—25 29—oct 4